

La fête au village : un nouveau regard sur le culte de Balmarcod à Deir el-Qalaa (Liban)

Julien Aliquot

▶ **To cite this version:**

Julien Aliquot. La fête au village : un nouveau regard sur le culte de Balmarcod à Deir el-Qalaa (Liban). Claude Doumet-Serhal; Anne-Marie Maïla-Afeiche. Cult and ritual on the Levantine coast and its impact on the eastern Mediterranean realm. Proceedings of the international symposium, Beirut 2012, 10, Ministère de la Culture, Direction Générale des Antiquités, pp.539-557, 2015, Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises, Hors-Série. halshs-01708769

HAL Id: halshs-01708769
https://shs.hal.science/halshs-01708769

Submitted on 1 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BAAL Hors-Série X
Pp. 539-558

La fête au village: Un nouveau regard sur le culte de Balmarcod à Deir el-Qalaa (Liban)

JULIEN ALIQUOT

Plus d'une centaine d'inscriptions grecques et surtout latines ont été trouvées dans la montagne libanaise sur le site de Deir el-Qalaa, à l'est de Beyrouth. Ces documents éclairent notamment les pratiques cultuelles des citoyens de la colonie romaine de Béryte et des pérégrins qui se sont retrouvés là au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne pour rendre hommage aux empereurs de Rome et pour honorer les dieux de Béryte, les dieux d'Héliopolis-Baalbek et le groupe des dieux locaux dominé par Jupiter Balmarcod et Junon Reine. La préparation du recueil des inscriptions grecques et latines de Beyrouth et de sa région a été relancée depuis 2007 en collaboration avec la DGA. De nouveaux relevés ont permis de réviser le dossier épigraphique de Deir el-Qalaa. Ils donnent l'occasion de revenir sur les principaux apports de cet ensemble documentaire à l'histoire du site. Deux questions étroitement liées retiendront notre attention, celle du rapport entre le village et le sanctuaire local et celle des festivités religieuses associées au culte de Balmarcod.

Le pays du Metn, qui donne son nom à un district administratif homonyme, le caza al-Matn, s'étend sur le versant occidental du Mont Liban à la latitude de Beyrouth, l'antique Béryte, entre le Nahr el-Kelb au nord et le Nahr Beyrouth au sud (**Fig. 1**)[1]. Sous les crêts du Sannine (2628 m) et du Knissé (2091 m), il est constitué de plateaux et de collines où les grès du Crétacé inférieur recouvrent presque partout les calcaires du Jurassique. La moyenne montagne (500-1200 m), qui forme un gradin intermédiaire entre la Méditerranée et les hauts sommets du Liban, est moins austère ici que dans le Kesrouane et le Chouf voisins. Comme ailleurs, les torrents côtiers et leurs affluents ont creusé des gorges qui cloisonnent la façade maritime de la chaîne levantine. La douceur du relief est cependant plus favorable au développement des cultures en terrasses et à l'exposition des villages à l'influence du climat méditerranéen. Depuis la fin du XIX^{e} siècle, cette ouverture sur la mer a valu au Metn de devenir une villégiature appréciée des citadins de Beyrouth et des étrangers incommodés par la chaleur humide du littoral, accablante lors de la période estivale. Dans le même temps, la proximité de la ville et le désir d'y vivre une partie de l'année ont précocement poussé les montagnards les plus fortunés à hiverner sur la côte. La déprise rurale et l'urbanisation ont confirmé ces évolutions tout au long du XX^{e} siècle (**Fig. 2**). La guerre civile a achevé de modifier, de manière souvent radicale, les paysages et l'économie de la région, au point de faire oublier sa vocation agricole traditionnelle.

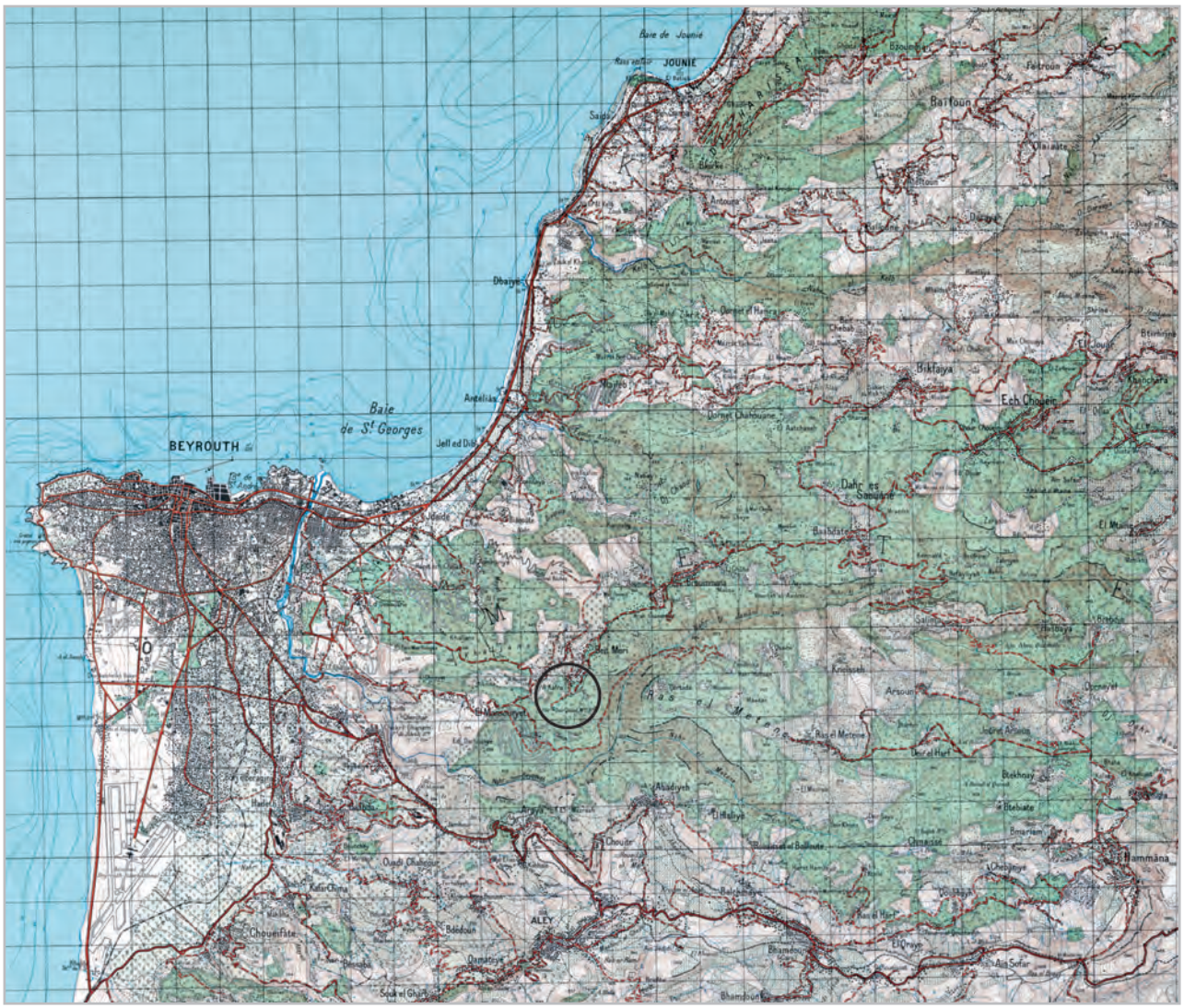

Baie de Jounié
JOUNIE
Baabdat
Baabdat
Baabdat



Fig. 2- Vue de Beyrouth depuis Beit Méri (photo Julien Aliquot 2012).



Fig. 3- Deir el-Qalaa: vue du site depuis le sud-ouest, prise par l'Armée française du Levant en 1936 (Photothèque de l'Ifpo).

Les ruines antiques de Deir el-Qalaa appartiennent, dans l'état actuel de nos connaissances, aux époques romaine et protobyzantine. Elles se répartissent en quatre ensembles (**Fig. 4**): au sud-ouest, en haut du promontoire qui domine la ville de Beyrouth, le grand temple tétrastyle prostyle d'ordre ionique, consacré à Jupiter Balmarcod et partiellement englobé depuis le XVIII[e] siècle dans le monastère antonin Saint-Jean-Baptiste, fondé en 1750 par des moines maronites du couvent Mar Chaaya (Saint-Isaïe) de Broummana (**Fig. 5**); immédiatement au nord et en contrebas du grand temple, l'esplanade cultuelle, qui était délimitée par un portique précédé de gradins au sud et qui comprend un petit temple attribué à Junon Reine (**Fig. 6**); plus loin vers le nord-est, l'agglomération rurale antique (**Fig. 7**), avec ses bains, son église protobyzantine et ses installations artisanales (huileries); à l'ouest et à l'est, sur les flancs rocheux du promontoire, une zone de carrière et de nécropole, où des tombes à fosse et des sarcophages ont été repérés.



1. Couvent Saint-Jean-Baptiste
2. Grand temple romain
3. Esplanade cultuelle
4. Temple de Junon Reine
5. Portique
6. Village romano-byzantin
7. Thermes
8. Église protobyzantine
9. Rue à colonnade
10. Maison romaine
11. Huilerie
12. Huilerie
13. Huilerie
14. Bâtiment à orthostates
15. Fontaine monumentale
16. Nécropole et carrière

Fig. 4- Deir el-Qalaa: plan du site (Julien Aliquot 2012).

L'intérêt des vestiges conservés sur place et la proximité de Beyrouth, distante d'une quinzaine de kilomètres par la voie terrestre (soit trois à quatre heures de marche), expliquent que de nombreux voyageurs, antiquaires et savants ont visité et décrit le site à l'époque moderne, en y relevant à l'occasion des inscriptions. L'histoire de cette découverte remonte à la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Elle mériterait un traitement particulier. On se contentera d'évoquer plus loin l'invention du site, fondatrice à bien des égards, par le voyageur italien Giovanni Mariti dans les années 1760. À la suite des explorations du XIX[e] siècle, surtout profitables aux études épigraphiques, D. Krencker et W. Zschietzschmann ont publié le relevé du grand temple effectué sous la direction d'O. Puchstein par la mission allemande de Baalbek en 1902, dans leur ouvrage sur les sanctuaires romains de la région[2]. Depuis le début du XX[e] siècle, de



Fig. 5- Le temple de Balmarcod et l'église du couvent Saint-Jean-Baptiste (photo Julien Aliquot 2012).



Fig. 6- L'esplanade cultuelle et le temple de Junon Reine (photo Julien Aliquot 2012).



Fig. 7- L'église protobyzantine et le village antique (photo Julien Aliquot 2012).

nouvelles opérations ont été menées sur le terrain. Les plus importantes sont les fouilles, suivies de restaurations et en grande partie inédites, conduites sous la responsabilité d'H. Kalayan, ingénieur de la Direction Générale des Antiquités du Liban (DGA), au cours des années 1950-1970[3]. Ces travaux ont abouti au dégagement de l'agglomération antique et de l'esplanade cultuelle, mal connues jusqu'alors. Plus récemment, l'étude architecturale du grand temple a été reprise par P. Élian, L. Nordiguian et H. Salamé-Sarkis, puis complétée d'une utile présentation du village par L. Nordiguian[4]. Une partie du site a été occupée par l'armée syrienne entre 1990 et 2005. Aujourd'hui, le monastère est entièrement restauré et plusieurs projets d'étude et de réhabilitation placés sous les auspices de la DGA sont en cours.

Dans les années 1960 et 1970, les monuments inscrits de Deir el-Qalaa ont été étudiés par J.-P. Rey-Coquais, qui en a tiré parti dans sa présentation des cultes locaux[5]. Plus d'une centaine d'inscriptions grecques et surtout latines ont été trouvées sur le site et aux alentours. Ces documents éclairent notamment les pratiques cultuelles des citoyens de la colonie romaine de Béryte et des pérégrins qui se sont retrouvés à Deir el-Qalaa au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne pour rendre hommage aux empereurs de Rome (Hadrien, Septime Sévère) et pour honorer les dieux de Béryte (le Génie, la Fortune de la colonie, Mater Matuta, Adonis), les dieux d'Héliopolis-Baalbek (Jupiter, Vénus, Mercure) et le groupe des dieux locaux dominé par Jupiter Balmarcod et Junon Reine, sa parèdre. La préparation du recueil des inscriptions grecques et latines de Beyrouth et de sa région a été relancée depuis 2007 en collaboration avec la DGA. De nouveaux relevés ont permis de réviser le dossier épigraphique de Deir el-Qalaa[6]. Ils donnent l'occasion de revenir sur les principaux apports de cet ensemble documentaire à l'histoire du site. Deux questions étroitement liées retiendront notre attention, celle du rapport entre le village et le sanctuaire local et celle des festivités religieuses associées au culte de Balmarcod.

L'identification de Deir el-Qalaa a un sanctuaire phénicien remonte à l'invention du site par Giovanni Mariti (1736-1806). Entre 1760 et 1768, cet historien, antiquaire et naturaliste originaire de Florence se trouve à Chypre, puis à Saint-Jean-d'Acre pour défendre les

intérêts d'un marchand anglais[7]. De retour à Chypre, il représente aussi l'Empire britannique et le Grand-Duché de Toscane à Larnaca en qualité de chancelier du consulat de Grande-Bretagne. G. Mariti profite de son séjour en Orient pour visiter Chypre, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Son passage à Beyrouth date de 1767. Dans la nuit du 23 au 24 juillet, il quitte la ville en compagnie d'un prêtre maronite et part en excursion dans la montagne pour fuir les chaleurs de la côte. Il arrive à Deir el-Qalaa au point du jour, après une chevauchée de quatre heures à travers les pinèdes. Il y demeure une journée entière, prenant le temps de visiter Beit Méri, avant de gagner le Nahr el-Kelb. Au monastère, il s'étonne des dimensions colossales des blocs du grand temple, fait le tour des ruines et observe avec dépit que les moines, parfaitement conscients de l'ancienneté des vestiges où ils sont établis depuis une quinzaine d'années, ont déjà commencé à remployer de nombreux blocs inscrits ou anépigraphes dans les murs de leur couvent. Il relève au passage quatre inscriptions latines et une dédicace grecque, dont il envoie les copies aux *Novelle letterarie pubblicate in Firenze*[8]. Les informations qu'il recueille alors ont été reprises en détail dans le second tome de son *Viaggio da Gerusalemme per le coste della Soria*[9]. La plupart ont été exploitées de longue date par les chercheurs qui se sont intéressés au grand temple romain et par les épigraphistes. D'autres sont passées plus ou moins inaperçues, comme la description (difficilement compréhensible, il est vrai, en l'absence de plan) de bâtiments ruinés et de tombes aux abords du couvent, la mention de fragments sculptés ou encore le relevé de la dédicace grecque[10].

Les grands principes de l'interprétation du site ont été formulés dès l'époque de G. Mariti. Notre voyageur est tout d'abord le premier à s'être demandé si la "forteresse" (*qal'a*) qu'évoque le nom de Deir el-Qalaa pouvait être identifiable à la forteresse franque du Mont-Glavien (*mons Glauianus*), dont les chroniqueurs latins Foucher de Chartres et Guillaume de Tyr rapportent la fondation par le roi Baudoin II de Jérusalem, au mois d'octobre 1125 et à six milles de Beyrouth, dans un secteur fertile de la montagne où les paysans musulmans rechignaient à acquitter leurs taxes[11]. Cette hypothèse reste discutée[12]. G. Mariti lui-même reconnaissait l'absence de traces d'une fortification médiévale à Deir el-Qalaa. On peut encore lui objecter que tout site naturellement fortifié et même toute ruine sont susceptibles de recevoir le nom de *qal'a* au Liban, mais on peut aussi convenir que l'environnement de Deir el-Qalaa correspond bien à celui que décrit Foucher de Chartres. En dehors de ce point litigieux, l'idée qui s'est imposée de manière plus unanime depuis la fin du XVIII[e] siècle concerne l'identification de Deir el-Qalaa à un authentique lieu de culte phénicien. G. Mariti refusait de croire la légende populaire tenace selon laquelle le site n'était autre que celui de la Beyrouth originelle. Il n'hésitait pas en revanche à attribuer le grand temple romain à quelque Neptune phénicien (sans doute par allusion au Poséidon de Béryte) ou à une Astarté et supposait que l'aménagement du site, antérieur au temps des Romains, était le fait des Phéniciens. La plupart de ses successeurs lui ont emboîté le pas dans l'intention de vérifier cette hypothèse. Le plus influent a été le père jésuite Sébastien Ronzevalle[13].

En 1900, à la veille de fouiller le site, S. Ronzevalle caractérisait Deir el-Qalaa comme un "'haut lieu' dont la situation exceptionnellement belle devait faire le rendez-vous des pèlerins, non seulement de Béryte, mais encore de toutes les localités environnantes depuis le rivage de la mer jusqu'au pied du Sannin". À ses yeux, le caractère phénicien et l'ancienneté du lieu de culte étaient indubitables. "Que le sanctuaire de Deir-el-Qala'a ait existé bien avant la période romaine, c'est ce que l'on ne saurait raisonnablement révoquer en doute. Le nom phénicien qu'il a conservé jusqu'à Septime-Sévère, et probablement encore après, nous en est un sûr garant". Selon S. Ronzevalle, le sanctuaire primitif, à l'écart des villes, "a dû jouer pour Béryte un rôle analogue à celui d'Afka pour Byblos, et à celui de Baetocécé pour Aradus". À l'origine, Deir el-Qalaa "était donc, avant tout, un lieu sacré, un *bamoth* [*bamah*]. Comme la majorité de ces antiques hauts lieux, il devait consister essentiellement en une enceinte sacrée entourant un autel érigé en plein air, et affecté spécialement au culte de la divinité"[14].

La présentation de Deir el-Qalaa par S. Ronzevalle correspond en tout point à celle d'un "haut-lieu" typique, selon la traduction la plus courante du terme hébreu *bamah*, qui désigne les lieux de culte en plein air du pays de Canaan avant sa conquête par les Hébreux. Ce modèle a rencontré un grand succès dans la littérature sur les religions du Proche-

Orient. Comme l'a rappelé récemment Fr. Briquel Chatonnet[15], il se fonde sur la présence, bien réelle, de dizaines de sanctuaires romains dans l'arrière-pays montagneux des cités de la côte phénicienne et sur l'assimilation, discutable, de la culture des fidèles de ces sanctuaires à celle des Cananéens de la Bible et à celle des Phéniciens. Sans être propre aux pères jésuites de Beyrouth, il semble les avoir particulièrement séduits, de sorte qu'il continue, à travers leurs écrits, d'influencer la recherche sur les lieux de culte ruraux du Liban. Ainsi, dans son ouvrage sur les *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, E. Lipinski partage le point de vue de S. Ronzevalle et d'H. Lammens: bien qu'il admette que les sources anciennes fassent défaut dans le cas de Deir el-Qalaa, il n'en estime pas moins que "le site devait être un haut-lieu de Beyrouth dès une haute époque"[16]. Ch. Ghadban, quant à lui, ne se prononce pas sur l'ancienneté supposée du lieu de culte, mais présente également Deir el-Qalaa comme le "haut-lieu de pèlerinage" des citoyens de la Béryte romaine[17]. Ces observations posent le problème, impossible à résoudre dans l'état actuel de nos connaissances, de l'existence d'un sanctuaire phénicien de l'âge du Fer et de l'époque hellénistique dans l'arrière-pays de Beyrouth. Quelle que soit la solution de ce problème, quels que soient par ailleurs l'importance des sanctuaires de sommets au Liban et les rapports entre les citadins de Béryte et Deir el-Qalaa, il reste que l'identification du site à un lieu de pèlerinage isolé de tout habitat est discutable pour l'époque romaine.

L'apport le plus évident du corpus épigraphique de Deir el-Qalaa est que la documentation disponible complète nos connaissances sur l'histoire d'un sanctuaire rural, établi sur les hauteurs du Liban et lié à un village où la piété des colons de Béryte s'exprime de manière privilégiée sous l'Empire romain. L'étude des inscriptions grecques et latines, qui sont des documents d'histoire sociale autant que des témoignages sur les cultes locaux, permet en effet de relativiser l'isolement présumé du sanctuaire de l'époque romaine. L'agglomération et la nécropole sont difficiles à dater précisément en l'absence de données stratigraphiques. Cependant, on peut estimer qu'elles ont été aménagées, sinon occupées, entre le I^er^ et le III^e^ siècle apr. J.-C., comme c'est souvent le cas aux abords des sanctuaires romains de la montagne libanaise[18]. Un premier argument plaide en ce sens: l'existence d'une petite série d'épitaphes latines du Haut-Empire[19]. En l'occurrence, la mention d'une femme et de sa famille, d'un vétéran de l'armée romaine et d'un citoyen de la colonie de Béryte laisse supposer que le village accueillait à demeure une population plus nombreuse et diversifiée que le seul personnel sacerdotal attaché aux sanctuaires. Une seconde série de textes de la même époque corrobore ces observations. Elle concerne vraisemblablement des familles établies à demeure sur le site[20]. En dehors d'un Sidonien, leurs membres ont fait graver leurs noms en latin sur des bâtiments (on pensera en l'occurrence à des salles de banquet plus qu'à des maisons). Les inscriptions qui les mentionnent présentent une graphie proche de la cursive ou de l'onciale et une orthographe relâchée que l'on peut dater du II^e^ ou du III^e^ siècle apr. J.-C. (**Fig. 8**). Certains des anthroponymes qui les composent sont des gentilices attestés à Béryte sous l'Empire (*Iulius*, peut-être *Gaius* ou *Gauius*, *Statius* ou *Statilius*) et des *cognomina* (notamment *Alexander*, *Barochas*, *Callistus*, *Donatus*, *Eurotas*, *Leontiscus*, *Mercurius*, *Pupinarius*, *Secundus*, *Valens*, *Varus*) indéclinés, parfois abrégés et utilisés comme noms uniques. On pourrait se demander s'ils appartiennent à des donateurs, mais leur mention sur des architraves de calcaire gréseux, matériau presque exclusivement utilisé dans l'agglomération villageoise de Deir el-Qalaa, laisse supposer qu'ils désignent des propriétaires. À cet égard, la mention d'un vétéran est à nouveau remarquable. Plus généralement, l'onomastique grecque, latine et sémitique de ces hommes évoque le milieu des colons romains de Béryte et des villageois plus humbles, qui composent ensemble la clientèle du sanctuaire.

L'existence à l'époque romaine du village et sans doute aussi de ses bains pose la question de l'approvisionnement en eau de Deir el-Qalaa. Le site, on le sait, est dépourvu de source pérenne. Les vestiges d'un ouvrage de captage et d'un bassin collecteur d'époque romaine ont été repérés à Ain el-Aaraar, source située au nord-est de Beit Méri et à proximité de Baabdat. Entre Beit Méri et Broummana, la dépression de Mrah el-Ghanem, dont l'altitude est inférieure à celle de Deir el-Qalaa, constitue le principal obstacle à franchir pour conduire l'eau d'Ain el-Aaraar jusqu'au site par gravitation. Les voyageurs du XIX^e^



Fig. 8- Architrave inscrite provenant du village antique (Aliquot 2009b: 91-92, n° 9): "Callistus, Ga(ius) ou Ga(vius) Leuntiscus, Secundus, Sta(tius) ou Sta(tilius) Valens avec ses fils, Julius vétéran" (photo Julien Aliquot 2008).

siècle et de la première moitié du XX^{e} siècle décrivent aussi quelques tronçons d'un canal maçonné entre Ain el-Aaraar et Deir el-Qalaa, tronçons actuellement disparus[21]. Une inscription édilitaire latine méconnue se rapporte sans doute à ces aménagements. Elle était remployée dans le couvent moderne de Deir el-Qalaa, où l'orientaliste allemand Julius Euting l'a copiée en 1883. En voici la traduction: "Titus Statilius…, préfet de Germanicus César, (a canalisé) l'eau…"[22]. Ce texte commémore manifestement la construction ou la rénovation d'un aqueduc ou d'une adduction d'eau. Les travaux sont commandités ou supervisés par un magistrat de Béryte qui a tenu le rôle du César Germanicus alors que ce dernier avait été investi du pouvoir des duumvirs à la tête de la colonie romaine, soit seul, soit en même temps que le César Drusus. L'inscription est nécessairement antérieure à la mort de Germanicus, survenue à Antioche le 10 octobre 19 apr. J.-C. Elle date sans doute de l'époque où le César se trouve en Orient, entre 17 et 19 apr. J.-C. On peut donc supposer que les aménagements hydrauliques de Deir el-Qalaa remontent aux premiers temps de la colonie romaine.

En même temps que le site de Deir el-Qalaa était réaménagé et que de nouveaux bâtiments cultuels étaient construits, les cultes locaux ont été transformés. La chose est évidente à travers les dédicaces à la Fortune, au Génie de la colonie et aux empereurs de Rome, qui témoignent du nouveau rôle dévolu au lieu, celui de sanctuaire civique de Béryte. De manière plus originale, les cultes traditionnels ont eux aussi été affectés par l'implantation des Romains à Béryte et dans l'arrière-pays de la cité, y compris celui de Jupiter Balmarcod. Aux yeux des historiens modernes, Balmarcod est parfois apparu comme une sorte de divinité panthée, assimilée au Baal de Béryte, bien qu'aucun dieu de ce nom ne soit attesté par ailleurs[23], à Poséidon[24], sur la foi d'une dédicace dont la lecture demeure extrêmement problématique[25], ou encore à Dionysos[26]. L'établissement du corpus épigraphique complète et corrige en partie cette image.

Tel qu'il est transcrit en grec et en latin, le nom de Balmarcod est bien sûr sémitique, contrairement à celui de Junon Reine, indifféremment appelée *Iuno Regina* ou *dea Iuno* en latin et θεὰ Ἥρα en grec. Il se compose d'un premier élément correspondant à la transcription du nom de Baal (*b'l*), le grand dieu oriental de l'orage, et d'un second élément tiré de la racine *rqd*, "sauter, danser", qui ne semble pas attestée en phénicien jusqu'à présent. Partant de ces données, les spécialistes des langues sémitiques l'interprètent de diverses manières. Certains se réfèrent à l'hébreu et à l'araméen, où la racine *rqd* donne les verbes signifiant "bondir", "danser". Ch. Clermont-Ganneau considère que **mrqd* est un toponyme désignant "l'endroit où l'on danse" et que le Psaume 29, 6, ferait une "allusion directe à ce culte particulier du Liban" en reportant sur Yahvé l'image du Seigneur qui "fait bondir le Liban comme un jeune veau"[27]. En revanche, pour R. Dussaud, le terme **mrqd* "ne désigne ni une ville

ni les danses sacrées, mais celui qui fait bondir, c'est-à-dire trembler la terre", et l'image du psaume allégué par Ch. Clermont-Ganneau appartient en propre à Hadad, auquel Balmarcod serait assimilé[28]. Pour leur part, J. T. Milik et E. Lipinski retiennent l'hypothèse d'un théonyme signifiant "Baal de Marcod", où **mrqd* serait le nom du site antique de Deir el-Qalaa[29]. Toutes ces hypothèses ne semblent pas inconciliables, mais on verra que les cérémonies festives liées à la danse paraissent primordiales dans le culte de Balmarcod.

Quelle que soit sa signification originelle, le nom sémitique de Balmarcod est connu par des variantes qui conservent le souvenir d'une contamination linguistique réciproque de formes grecques et latines. En grec, le théonyme ne paraît pas définitivement fixé à l'époque romaine: si l'on écarte le douteux Βααλμαρκωθ, le vocatif Βαλμαρκως et le datif Βαλμαρκωδι supposent l'existence d'un nom de la troisième déclinaison dont le nominatif serait *Βαλμαρκως; cependant, le datif Βααλμαρκωδωι correspond à un nom de la seconde déclinaison dont le nominatif serait *Βααλμαρκωδος[30], tandis que le génitif Βαλμαρκωδου correspondrait à un nom de la première ou de la seconde déclinaison, respectivement *Βαλμαρκωδης et *Βαλμαρκωδος. En revanche, la forme latine du théonyme est régulière: le génitif *Balmarcodis* et le datif *Balmarcodi* se rapportent sans aucun doute au nominatif **Balmarcodes*, lui-même probablement tiré du grec *Βαλμαρκωδης. D'après ces données, il semble donc que le nom sémitique du dieu de Deir el-Qalaa ait d'abord été transcrit *Βααλμαρκωδης, peut-être dès l'époque hellénistique, et que cette forme ait donné le latin **Balmarcodes*, sous l'Empire, mais que, parallèlement, la forme *Βαλμαρκως (au datif Βαλμαρκωδι) ait été construite sous l'influence du datif latin *Balmarcodi*.

En l'absence de représentations figurées, les seuls documents qui permettent de cerner plus précisément la personnalité de Balmarcod sont des dédicaces grecques et latines. La majorité sont des textes latins très courts et laconiques qui montrent surtout que, sous l'Empire romain, le grand dieu a été assimilé à Jupiter et que la nomenclature latine a été largement adoptée pour redéfinir son domaine d'activité: le sigle *IOMB*, attesté avec des variantes plus ou moins abrégées pour désigner *I(uppiter) O(ptimus) M(aximus) B(almarcodes)*, a ainsi été forgé sur le modèle de celui qui caractérise les dieux suprêmes du monde romain, tel le Jupiter d'Héliopolis-Baalbek (*I(uppiter) O(ptimus) M(aximus) H(eliopolitanus)*), reconnaissable entre tous par le sigle *IOMH*. Tout comme son homologue héliopolitain, Balmarcod se voit par ailleurs affecté d'un Génie, dans la tradition romaine[31]. À la tête du panthéon de Deir el-Qalaa, il est fréquemment associé à sa parèdre Junon Reine (**Fig. 9**), plus rarement à un groupe de trois ou quatre divinités[32]. Sauf exception, il est alors toujours cité en tête des dédicaces[33]. Des épiclèses grecques et latines soulignent sa suprématie. Elles exaltent sans surprise



Fig. 9- Autel votif dédié à Jupiter Balmarcod et à Junon en latin (Aliquot 2009b: 85, n° 1): "À Jupiter Très-Bon Très-Grand Balmarcod et à Junon, Salvius Julius, également appelé Tertius, pour son propre salut, celui de son épouse et celui de ses fils, s'est acquitté de son vœu de bon gré" (photo Julien Aliquot 2008).

sa souveraineté (δεσπότης, κύριος, *dominus*), sa sainteté (ἅγιος), sa grandeur (*maximus*), son caractère ancestral (πατρῷος), unique (μόνος) et bienveillant (*optimus*).

La dédicace grecque d'un certain Maximus livre deux appellations plus originales de Balmarcod (**Fig. 10**)[34]:

> [K]υρίῳ [γ]ε[ν]|ναίῳ Βαλ|μαρκωδι | τῷ καὶ Μη|γριν, κατὰ | κέλευσιν | θεοῦ Ἀ|ρεμθη|νοῦ, Μά|ξιμος | εὐχαριστ|ῶν ἀνέ|θηκα.

Traduction: "Au noble seigneur Balmarcod, dit aussi Mégrin, sur l'ordre du dieu d'Aremtha, moi, Maximus, j'ai consacré (ceci) en action de grâces".

Maximus, le dédicant, pourrait être identifiable à Caius Julius Maximus, auteur de trois dédicaces latines à Deir el-Qalaa[35], et au fondateur de l'association des Maximites, que l'on retrouvera plus loin. Son acte de piété répond ici à l'ordre du dieu d'Aremtha. Le nom de cette divinité anonyme conserve sans doute celui d'un village ou d'un lieu-dit, Αρεμθα, où J. T. Milik reconnaît le substantif araméen *ḥrmt'*, "enceinte sacrée", "téménos", mais que S. Wild rapproche du syriaque et du judéo-araméen *'urmṯā*, "tas (de grains, en particulier)"[36]. On peut hésiter sur la localisation du site pour lequel les toponymes ne manquent pas aujourd'hui au Proche-Orient. Il paraît toutefois inutile de chercher Aremtha jusqu'en Palestine, comme l'a fait d'abord Ch. Clermont-Ganneau, le premier éditeur du texte. Ce dernier s'est lui-même corrigé en proposant de localiser l'antique Aremtha à Aaramta, village de l'arrière-pays de Sidon, au sud de Jezzine[37]. Le fait qu'un Sidonien réside à Deir el-Qalaa pourrait renforcer cette hypothèse[38]. Pour sa part, L. Nordiguian a suggéré de localiser l'ancienne Aremtha sur la colline actuelle d'Arentha, près de Broummana, à trois kilomètres au nord-est de Beit Méri. Le monastère antonin de Mar Chaaya (Saint-Isaïe), établi sur le site, est en partie construit avec des blocs de grand appareil provenant peut-être d'un sanctuaire romain[39]. L'idée est séduisante. La découverte de nouveaux documents permettra peut-être de l'étayer.

La dédicace de Maximus ajoute les deux appellatifs γενναῖος et Μηγριν à la titulature de Balmarcod. Le premier, γενναῖος, n'est explicitement associé à un



Fig. 10- Dédicace grecque de Maximus au noble seigneur Balmarcod (photo d'un estampage d'après Clermont-Ganneau 1888, pl. 7).

théonyme qu'à Deir el-Qalaa, mais ce qualificatif reparaît chez le philosophe néoplatonicien Damascius à propos d'un dieu que l'on peut identifier au Jupiter héliopolitain[40]. C'est un adjectif grec qui signifie littéralement "de bonne extraction", "noble", et qui sert à qualifier les hommes et les héros, ainsi que leurs actes et leurs paroles. Cette épithète laudative convient aussi bien au seigneur Balmarcod qu'au Jupiter héliopolitain. Quant à Μηγριν, il s'agit d'un hapax. Ch. Clermont-Ganneau l'identifiait au nom originel du dieu. On le considère aujourd'hui comme la transcription d'une forme participiale sémitique signifiant "celui qui fait battre (le grain) sur l'aire", selon l'interprétation proposée en premier lieu par R. Dussaud[41]. J. T. Milik et E. Lipinski lui donnent le sens voisin de "celui qui apporte (la moisson) sur l'aire de battage" ou "celui qui entasse le blé"[42]. Cet appellatif, que l'on fait dériver de la racine *grn*, attestée en hébreu et en araméen (où il s'agirait d'un emprunt à l'hébreu ou à une langue proche, tel le phénicien), confèrerait à Balmarcod la qualité d'un dieu protecteur des récoltes. On a supposé, à tort ou à raison, qu'il se conserverait dans le nom actuel de Beit Méri[43].

Deux dédicaces bilingues, grecques et latines, permettent d'aller plus loin dans l'exégèse du culte de Balmarcod. Elles ne sont pas inédites, mais leur commentaire mérite d'être repris en détail. La première montre que l'interprétation grecque du dieu a pu se prolonger sous la forme de jeux poétiques. Aujourd'hui disparue, elle était gravée sur deux fragments d'un piédestal autrefois remployés, l'un dans la cuisine, l'autre dans un mur du couvent (**Fig. 11**). W.-H. Waddington est le premier à avoir réuni ses deux fragments. Les différents éditeurs la présentent de manière variée, en fonction de l'idée qu'ils se font de la forme du poème[44]. On y reviendra. Je lis:

Ị(oui) Ọ(ptimo) Ṃ(aximo) Ḅ(almarcodi). |
Μ(ᾶρκος) Ὀκτάουιος Ἴλαρος |
εὐξάμενος ἀνέθηκα |[4]
ὑπὲρ σωτηρίας Κο[ἴντ]ου |
Εὐτύχους καὶ τέκνων · ||
εἴλαθί μοι, | Βαλμαρκως, |[8] κοίρανε | κώμων,
καὶ κλύ|ε σοῦ, δεσπότα, | νῦν Ἰλάρου ·
σοὶ |[12] [- - -]

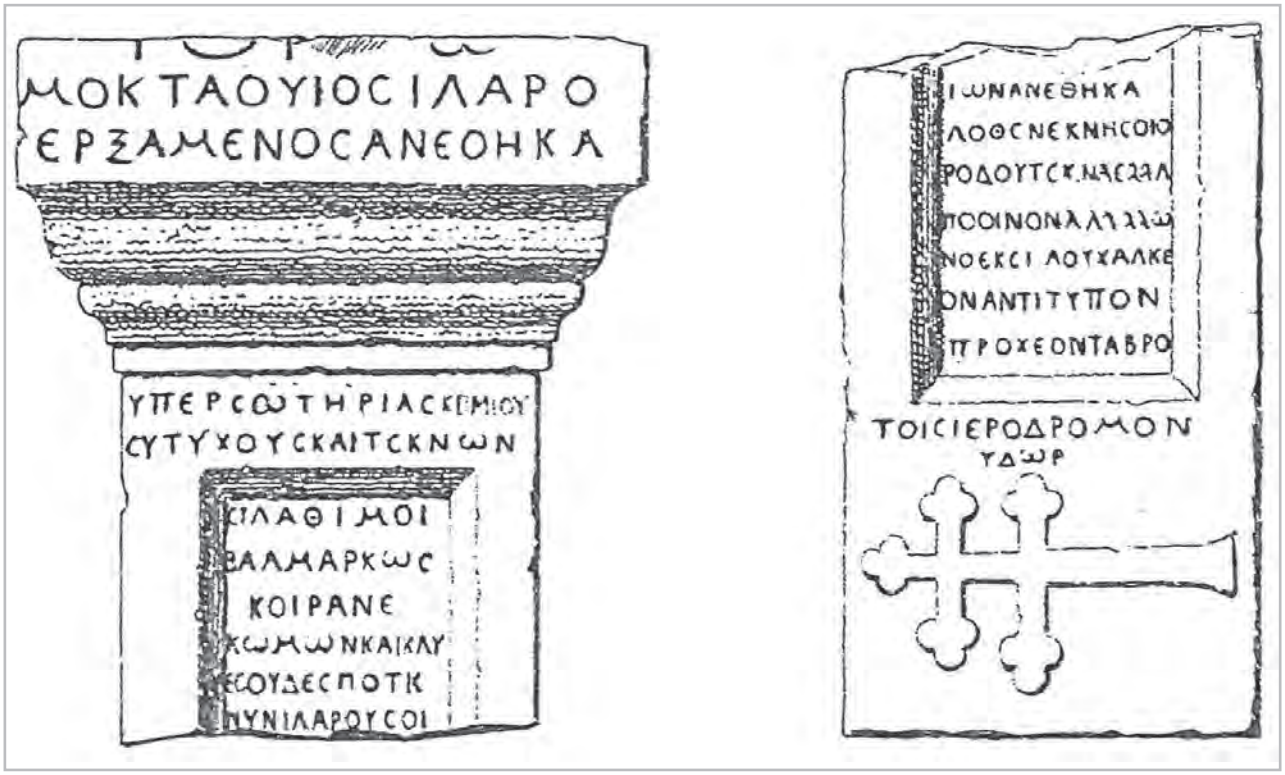


Fig. 11- Dédicace bilingue d'une bouche de fontaine à Balmarcod (fac-similé d'après Saulcy 1853, pl. 57).

[- - -]]ρων ἀνέθηκα
τη|λόθεν ἐκ νήσοιο | Ῥόδου τέχνασμα |[4] ποθινόν,
Ἄμμω|νος κεραοῦ χάλκε|ον ἀντίτυπον, |
προχέοντα βρο|δτοῖς ἱερόδρομον | ὕδωρ.

Traduction: "À Jupiter Très-Grand Très-Bon Balmarcod" (en latin). "Moi, Marcus Octavius Hilaros, en ex-voto, j'ai consacré (ceci) pour le salut de Quintus Eutychès et de ses enfants. Sois-moi favorable, Balmarcod, seigneur des danses, et écoute donc ton Hilaros, maître: pour toi… j'ai consacré, venant de loin, de l'île de Rhodes, un ouvrage désirable, une image en bronze d'Ammôn cornu, qui verse aux mortels une eau dont la course est sacrée" (en grec).

La dédicace, adressée à Balmarcod, présente une première partie bilingue en prose, aux lignes 1 à 5, et une seconde partie versifiée, aux lignes suivantes. On reconnaît au début la titulature latine du dieu, puis la formule habituelle d'une consécration faite pour le salut d'un certain Quintus Eutychès (plutôt que Quintus fils d'Eutychès), parent, patron ou client du dédicant, et de sa famille. L'omission du gentilice n'est compréhensible que si ce dernier est bien connu localement. Quintus Eutychès est peut-être identifiable à Quintus Ancharénus Eutychès, auteur d'une autre dédicace bilingue[45]. Le dédicant appartient à la famille des *Octauii*, bien représentée à Béryte.

L'objet de la dédicace, tel qu'il est décrit à la fin du texte grec, est une bouche de fontaine en forme de masque de Zeus Ammôn, œuvre d'un bronzier de Rhodes. Le grand dieu de l'oasis de Siwa est traditionnellement associé aux sources et aux fontaines. P. Perdrizet, qui le rappelle, compare l'expression qui désigne l'image d'Ammôn à Deir el-Qalaa à celle qui devait être gravée sur un monument des eaux orné lui aussi d'un Zeus cornu, le long d'un canal antique situé sur la route de Gadara à Pella, dans la Décapole syrienne[46]. Il est peu probable que la dédicace de Deir el-Qalaa concerne l'aqueduc romain dit des Qanater Zubaydé, qui franchit le Nahr Beyrouth à plus de trois kilomètres à l'ouest et à plus de 300 m en contrebas du site, comme A.-J. Letronne l'a supposé le premier[47]. Elle se rapporte vraisemblablement à la fontaine monumentale dégagée dans le secteur de l'agglomération ou à un autre monument du même type aujourd'hui disparu.

L'épigramme grecque précise certains aspects de l'identité de Balmarcod. L'invocation initiale au dieu (εἴλαθί μοι, Βαλμαρκως) est formulée dans des termes comparables à ceux d'une dédicace d'Ahiré, dans le Léja (Trachôn), où le fidèle implore de son dieu la santé et le succès ici-bas[48]. Tout comme la prière suivante (καὶ κλύε σοῦ, δέσποτα, νῦν Ἰλάρου), elle révèle sans surprise la personnalité d'un dieu à l'écoute de ses dévots (ἐπήκοος). L'usage du pronom σός pour souligner le lien particulier qui unit Hilaros à Balmarcod pourrait être un latinisme. De manière plus originale, Balmarcod (au vocatif Βαλμαρκως) est aussi appelé κοίρανος κώμων, "seigneur des danses" (plutôt que κοίρανος κωμῶν, "seigneur des villages"). Cette expression traduit le nom sémitique du dieu. Elle doit être rapprochée de celle qui le désigne sans doute comme le "conducteur des chœurs" (χορῶν ἀρχηγέτης) et que l'on retrouvera bientôt. L'allusion au κῶμος, la parade qui donne son nom à la comédie grecque, serait ainsi liée aux attributions de Balmarcod et à l'étymologie de son nom.

L'épigramme qui suit la dédicace en prose d'Hilaros se compose d'au moins six vers. La plupart des éditeurs du texte y ont cherché des hexamètres et des pentamètres dactyliques, en supposant parfois que le lapicide aurait omis de graver des mots aux vers 1 et 2 du premier fragment et au dernier vers du second fragment. En réalité, comme l'a bien vu J. H. Mordtmann dès 1885, rien ne manque sur la pierre et il faut admettre que le poème mêle librement différents types de vers[49]. Le premier et le second vers du premier fragment utilisent des séquences dactyliques et dactylo-anapestiques de cinq et quatre pieds. Après la lacune, les deux vers qui occupent les lignes 1 à 6 du deuxième fragment forment un distique élégiaque (à condition de considérer que ποθινόν est gravé à la place de ποθεινόν, à la fin de l'hexamètre). Le dernier vers ne ressemble à aucun schéma métrique classique. On peut toutefois y voir un dimètre anapestique hypercatalectique[50]. Ici comme au second vers du premier fragment, l'anapeste évoque les marches de la comédie grecque. De la part du compositeur de l'épigramme, ces changements rythmiques délibérés ont pu servir à mettre en valeur la personnalité de Balmarcod, le seigneur des danses.

La seconde dédicace bilingue qui nous occupera ici donne un aperçu des fêtes qui étaient officiellement organisées en l'honneur de Balmarcod au village de Deir el-Qalaa sous l'Empire romain. Découverte dans le secteur de l'esplanade cultuelle, elle est gravée sur une base parallélépipédique calcaire en forme d'autel dont le lit d'attente est creusé de manière à recevoir les pieds d'une statue et dont le dé est inscrit en grec et en latin sur deux faces[51]. Le texte grec est gravé sur la face du monument que l'on voyait en regardant la statue de face (**Fig. 12**)[52]:

Θεῷ πατρῴῳ | τῷ χορῶν ἀρχηγέ|τῃ, οἱ Μαξιμεῖται | χάλκεον τὸν Νύσι|ον ἐξ ὧν ἀφῆκεν | ἀγέλας εἰς εὐω|χίαν ἔστησαν | εὐσεβοῦντες | εἰς τὴν πατρί|δα.

Traduction: "Au dieu ancestral, conducteur des chœurs, les Maximites, par lesquels il envoie des groupes au joyeux banquet, ont dressé le Nyséen de bronze, manifestant leur piété pour la patrie".



Fig. 12- Dédicace grecque des Maximites (photo Julien Aliquot 2008).

Le texte latin est gravé sur la face adjacente à gauche (**Fig. 13**):

Genio | populi.

Traduction: "Au Génie du peuple".

En rendant hommage, sur le même monument, à un dieu ancestral anonyme, en grec, et au Génie du peuple de la colonie, en latin, les Maximites manifestent leur fidélité à une divinité locale autant qu'aux institutions religieuses de Béryte. L'évocation de la patrie à la fin du texte grec renforce la dimension patriotique de leur acte de piété.

Gravée sur la face principale de la base, la dédicace grecque s'adresse sans aucun doute à Balmarcod. Elle n'est pas versifiée, mais sa construction en chiasme et son vocabulaire assez précieux contribuent à lui donner un tour littéraire. L'expression χορῶν ἀρχηγέτης, qui place le dieu à la tête de troupes de danseurs, rappelle l'étymologie du nom sémitique de Balmarcod et son assimilation à un seigneur des danses (κοίρανος κώμων) dans la dédicace versifiée de Marcus Octavius Hilaros, citée plus haut. Le qualificatif πατρῷος témoigne, s'il en était besoin, du caractère traditionnel du culte qui lui est rendu à Deir el-Qalaa.

Les Maximites ne sont connus que par notre texte. Ils forment apparemment une association cultuelle, une hétairie dont la raison d'être est d'organiser de joyeuses agapes en l'honneur du dieu[53]. Composé de l'anthroponyme ou de l'adjectif latin *Maximus* et du suffixe grec -ίτης, qui sert notamment à construire des noms collectifs, leur nom indique que cette sodalité a été constituée à l'époque romaine. Il pourrait dériver de la titulature de Balmarcod ou du Jupiter héliopolitain, tous deux qualifiés de *Maximus*, ou encore, de manière plus vraisemblable, du nom d'un certain Maximus, fondateur d'une confrérie de fidèles de Balmarcod (peut-être l'auteur de la dédicace grecque au noble seigneur Balmarcod Mégrin et de trois autres dédicaces latines à Junon Reine et au Génie de la colonie de Béryte[54]).

L'objet de la dédicace a été identifié à une liane de lierre en bronze dans la première édition du texte.



Fig. 13- Dédicace latine au Génie du peuple (photo Julien Aliquot 2008).

C'est à partir de ce lierre nyséen, c'est-à-dire d'un lierre de Nysa, montagne où les Hyades avaient élevé le petit Dionysos, que Balmarcod aurait envoyé festoyer ses fidèles. L'emploi de Νύσιον (et de Διονύσιον) pour désigner le lierre (κισσός) se retrouve dans la littérature botanique et médicale[55]. Pline l'Ancien évoque pour sa part la *Nysia hedera* ou *Bacchica hedera*, lierre noir à fruits safranés, dont les poètes font des couronnes[56]. Cependant, dans le premier cas, le terme utilisé est un substantif neutre, et, dans le second cas, un adjectif qualificatif, alors que la dédicace des Maximites emploie apparemment Νύσιος comme un nom masculin. Une autre interprétation est possible. Tout comme Νυσαῖος et Νυσήϊος, Νύσιος est le surnom de Dionysos, dieu nyséen par excellence, par exemple dans les *Hymnes orphiques* et chez Cicéron[57]. L'usage de dédier l'image d'un dieu à un autre est bien attesté par ailleurs. Il est donc probable que les Maximites ont consacré une statue de Dionysos à Balmarcod[58]. Selon cette hypothèse, la dédicace de Deir el-Qalaa est à classer parmi les monuments du culte de Bacchus à Béryte et sur le territoire de la cité[59]. Sans assimiler Balmarcod à Dionysos, pas plus qu'au Génie du peuple de la colonie, elle révèle également l'aspect bachique du culte rendu au grand dieu à l'occasion de cérémonies festives assorties de banquets.

Depuis la fin du XVIII^e^ siècle, la plupart de nos prédécesseurs ont été attirés à Deir el-Qalaa par la conviction que l'étude de ce site de la montagne libanaise révélerait le passé phénicien de Béryte. La publication des travaux archéologiques effectués sur place dans la seconde moitié du XX^e^ siècle ouvrira éventuellement de nouvelles perspectives de recherche en ce sens. De même, elle permettra peut-être de déterminer si le sanctuaire a succédé au village ou si ce dernier s'est formé autour d'un lieu de culte préexistant. Pour l'heure, l'examen de la documentation disponible confirme le caractère romain et villageois du site plus que son identification à un lieu de pèlerinage isolé et fréquenté par les Phéniciens depuis la plus haute antiquité. Les témoignages de dévotion adressés à Jupiter Balmarcod montrent aussi que les traditions religieuses de la montagne libanaise se sont renouvelées à la fois dans le respect de coutumes ancestrales et en adéquation avec des tendances à l'œuvre dans tout l'Empire au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. En s'établissant à Deir el-Qalaa, les colons de Béryte n'ont pas seulement appris à rendre hommage au grand Baal topique. Ils ont également formé de joyeuses confréries qui, à l'occasion de banquets festifs et de cérémonies à caractère civique, ont contribué à renouveler l'interprétation des cultes locaux.

Notes

1- Sur la géographie du Metn, Thoumin 1936: 158-159, 176, 198-200, 283-287, 333-334; Vaumas 1954: 310.

2- Krencker et Zschietzschmann 1938: 1-3, 274, 279, 282-283, pl. 2 et 117, 1.

3- Voir les chroniques archéologiques de Saidah 1967: 175-176, et de Donceel 1967: 242-245, les livres richements illustrés de Taylor 1971: 98-103, Jidejian 2002: 95-101, et Nordiguian 2005: 132-141, ainsi que les ouvrages de Chéhab 1958-1959: 165-172, et de Donceel-Voûte 1988: 337-344, qui concernent la basilique chrétienne et ses mosaïques. Ghadban 2012 publie une maquette architecturale du grand temple découverte *in situ*.

4- Élian, Nordiguian et Salamé-Sarkis 1983; Nordiguian 1993-1994.

5- Rey-Coquais 1999. Pour une synthèse récente sur les sanctuaires et les cultes de Deir el-Qalaa, voir aussi Aliquot 2009a: 138-139, 216-220 et 268-271, que le présent article complète.

6- Un recueil épigraphique exhaustif est en cours d'achèvement avec le concours de J.-P. Rey-Coquais. Il paraîtra dans un volume hors-série du *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* (*BAAL*), édité par la DGA à Beyrouth. Sa publication prépare celle du corpus épigraphique de Beyrouth et de sa région, dans le cadre du programme des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (*IGLS*).

7- Voir la notice biographique de Pasta 2007.

8- Mariti 1768.

9- Mariti 1787: 67-94.

10- La dédicace grecque vaut la peine d'être éditée. Mariti 1768: 608, et 1787: 84, n'en donne que la copie en majuscules. Le texte était gravé en lettres lunaires sur un petit bloc de marbre, selon G. Mariti, ou plutôt de calcaire, le marbre étant rare dans la montagne libanaise. Découvert en remploi dans une cellule du couvent, il est aujourd'hui perdu. Je lis: Τῷ κυρίῳ | ἁγίῳ Εὐάνθις | εὐχαριστῶν | ἀνέθηκεν. À la ligne 2, G. Mariti copie EVANOIC, d'où la lecture proposée, Εὐάνθις pour Εὐάνθιος. La lecture du nom féminin Εὐανθίς est à priori exclue par la présence du participe masculin εὐχαριστῶν. Traduction: "Au seigneur saint, Euanthios a consacré (ceci) en action de grâces". Les deux épiclèses ἅγιος ("saint") et κύριος ("seigneur") font partie de la titulature de Balmarcod.

11- Foucher de Chartres, 3, 45, 1; Guillaume de Tyr, 13, 16.

12- Rey 1883: 524, identifie lui aussi Deir el-Qalaa au Mont-Glavien sans faire mention de G. Mariti. Dussaud 1927: 73, considère l'idée comme douteuse. Deschamps 1939: 9-10 n. 3, propose de localiser le Mont-Glavien au lieu-dit Hlaliyé, plus à l'est, dans la vallée du Nahr el-Metn, sans expliquer pourquoi. Remarquons que Deir el-Qalaa occupe une position naturellement fortifiée au-dessus de Beyrouth. Le *Guide bleu* de Syrie-Palestine, dans son édition de 1932, décrit brièvement le site et rappelle que "pendant la guerre les Turcs avaient installé sur cette hauteur des batteries destinées à défendre le port contre une attaque par mer" (p. 25). Rappelons également la présence de l'armée syrienne à Deir el-Qalaa à une époque plus récente.

13- Peu de temps avant que la mission allemande ne relève le grand temple, S. Ronzevalle (1865-1937) avait entrepris au début de l'année 1900 deux expéditions à Deir el-Qalaa en compagnie de son confrère, le père H. Lammens. Ces campagnes ont été suivies de fouilles subventionnées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres au cours de l'été et de l'automne de la même année. Les résultats des travaux de S. Ronzevalle sont signalés dans plusieurs articles, soit sous sa plume (1900, 1901, 1903, 1937 et 1942-1943), soit sous celle du père L. Jalabert (1906: 180-188), à qui il avait confié des copies, des estampages et des clichés destinés à enrichir le recueil des *IGLS*, lui-même voué à remplacer l'ouvrage homonyme de W.-H. Waddington (1870). L'ensemble des données collectées est resté longtemps inédit, bien que S. Ronzevalle en ait rendu compte à l'Académie et qu'il ait eu l'intention de les traiter. Les archives du savant jésuite, conservées à la Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph, contiennent des photographies (pour une part dues au frère A. Abdallah [1853-1923]), des croquis numérotés et des notes qui complètent la documentation disponible et qui offrent un aperçu des conditions dans lesquelles le travail a été effectué sur le terrain. Compte tenu des dégradations et des disparitions de monuments survenues au XX^{e} siècle, ces archives sont précieuses. Leur publication a permis de mettre en perspective les réflexions de S. Ronzevalle sur l'histoire du site et de distinguer ce qu'elles apportent de nouveau sur les inscriptions et sur les fragments sculptés de Deir el-Qalaa. Voir Aliquot 2009b et 2010a.

14- Citations extraites de Ronzevalle 1900: 233-235.

15- Briquel Chatonnet 2005.

16- Lipinski 1995: 116.

17- Ghadban 2012: 129.

18- Aliquot 2009a: 71-126. Sur le territoire de Béryte, la situation de Deir el-Qalaa paraît analogue à celle du pagus Augustus de Niha, dans la Békaa au sud d'Héliopolis.

19- *CIL* 3: 171 (épitaphe de Gavius Callistus); *CIL* 3: 6693 = 14390 (épitaphe du vétéran Marcus Hélénius Génialis); Jalabert 1906: 182, n° 48, repris dans Aliquot 2009b: 94-95, n° 15, avec la photo de S. Ronzevalle, fig. 21 (épitaphe d'Ursinia).

20- Clermont-Ganneau 1888: 103-104, n° 3 (inscription grecque au nom du Sidonien Ammônios, résidant à Deir el-Qalaa); *CIL* 3: 14392e et f = Aliquot 2009b: 91-92, n^{os} 9-10 (listes de noms en latin). À la première ligne du fragment que j'ai publié dans Aliquot 2009b: 92, n° 11, il faut lire le nom sémitique *Baroch(as)*.

21- Davie, Makaroun et Nordiguian 1997.

22- *CIL* 3: 6688: *T(itus) Statilius* [- - -] / *praef(ectus) German*[*ici Caesaris*] / *aquam* [- - -]. À la ligne 2, la lecture *praef(ectus) German*[*ici et Drusi Caesarum*] est également envisageable; le *CIL* ne transcrit que *praef. German*[- - -]. À la ligne 3, on peut supposer qu'*aquam* était suivi d'un verbe, par exemple *duxit* ou un composé.

23- Ainsi Milik 1972: 411-412, qui pensait pouvoir reconstituer une prétendue tétrade divine de Béryte, composée de Jupiter Bal (le Baal ancestral de Béryte), de son épouse Junon Reine (Héra, anciennement Baalat) et du couple de leurs enfants, Jupiter Sima et Caelestis (alias Héra la Jeune, une jeune Astarté céleste, fille de Baalat).

24- En dernier lieu Ghadban 2012: 130. La montagne sur laquelle Poséidon pose le pied sur les monnaies de Béryte passe pour être celle de Deir el-Qalaa. Voir Rey-Coquais 1999: 612; Sawaya 2009: 224.

25- Mesnil du Buisson et Mouterde 1914-1921: 387-390, n° 3: [Θ]εῷ Βαα[λ|μα]ρκω[θ] κα[ὶ | ἐν]ο[σί]χ[θ]ον[ι | γ]εν[ν]α[ί]ῳ [Π]ο[σ]|ειδῶ[νι] Ο[...]Λ | εὐχὴν ἀνέθη|[κε ?]; ce qui signifierait "Au dieu Balmarcod et au noble ébranleur du sol Poséidon… en ex-voto a consacré (ceci)". Seyrig et Starcky 1949: 252 n. 4, repris dans Seyrig 1953: 67 n. 3, considèrent à juste titre cette lecture comme "impossible", d'après la révision de l'inscription par Ernest Will. Rey-Coquais 1999: 611, la reproduit en omettant la ligne 4 et la juge "sinon impossible, du moins très aléatoire". À la fin de la ligne 2, les premiers éditeurs confessent que la lecture d'un delta a paru possible à la place du thêta reporté sur leur fac-similé. Il semble donc possible de lire Θεῷ Βααλ|μαρκω[δι] κα[ί], suivi à la ligne 3 du nom de la déesse Héra, la parèdre du dieu, [θεᾷ Ἥρᾳ], ici attendu. Les deux lignes 4 et 5 devaient contenir le nom et le patronyme du dédicant, peut-être [Γ]ενναῖ[ος] Ποσ|ειδωγ[ί]ο[υ]. L'oméga de [γ]εν[ν]α[ί]ῳ est donné comme certain, mais la forme carrée des sigmas a pu prêter à confusion. Aux lignes 5 à 7, on peut restituer la formule [κ]α[τ']| εὐχὴν ἀνέθη|κ[εν]. Traduction: "Au dieu Balmarcod et à la déesse Héra (?), Gennaios (?) fils de Poséidônios a consacré (ceci) en exécution d'un vœu". Le patronyme du dédicant serait un théophore de Poséidon attesté dans l'onomastique de la cité (cf. Miranda 1995: 11, sans doute de Rhénée: Ποσιδώνιε Βηρύτιε χαῖρε).

26- Chuvin 1991: 218-221; Chuvin et Fayant 2006: 16, 130-131.

27- Clermont-Ganneau 1888: 94-95.

28- Dussaud 1942-1943: 44 n. 4, suivi par Hajjar 1985: 243-244.

29- Milik 1967: 601; Lipinski 1995: 115-116.

30- Voir *supra*, note 25.

31- Aliquot 2009b: 86-87, n° 4 (*AE* 2009: 1574), pour la dédicace d'un artisan de la pourpre "au Génie du seigneur Balmarcod" (*Gen(io) do*[*mini*] *Balmarc*[*odi*]).

32- Aliquot 2009a: 225-228.

33- La seule exception est celle de la dédicace latine de Béryte à Junon Reine et à Balmarcod publiée par Sartre 2005: 207-209, n° 1, photo, fig. 2 (*AE* 2005: 1565).

34- Clermont-Ganneau 1884: 107-108, n° 58, et 1888: 94-96; Mordtmann 1885: 168-169, n° 7 (Aliquot 2009a: 136 n. 66, 268, et 2010b: 320-321, fig. 6).

35- Deux dédicaces latines jumelles de Caius Julius Maximus à Junon Reine: Clermont-Ganneau 1888: 108-109, n° 7 (*CIL* 3: 6675), et 110, n° 7 *bis* (*CIL* 3: 6676 = 12096 = 14391). Dédicace latine de Caius Julius Maximus au Génie de la colonie de Béryte: Aliquot 2009b: 96 n. 43.

36- Milik 1967: 576-577, et 1972: 3; Wild 1973: 183.

37- Clermont-Ganneau 1903: 211-212, 372, suivi par Dussaud 1927: 52, Milik 1967: 576-577, et 1972: 3, et Hajjar 1990: 2271.

38- Voir *supra*, note 21.

39- Nordiguian 1993-1994: 374 n. 33, et 2005: 141.

40- Damascius, *Vie d'Isidore*, dans Photius, cod. 242, 203. Voir Aliquot 2009a: 202-205, et 2010b, avec la bibliographie et le détail de la discussion.

41- Dussaud 1955: 113 n. 3.

42- Milik 1967: 576 n. 1; Lipinski 1995: 116.

43- Voir les doutes de Wild 1973: 170-171, et l'interprétation originale de Wardini 2002: 156, qui rattache le toponyme moderne au syriaque *bayt məre*, "Maison du Seigneur".

44- Waddington 1870: 443-444, n° 1855 (Rey-Coquais 1999: 626-627; Merkelbach et Stauber 2002: 264, n° 20/11/01, sans la ligne 1; Aliquot 2009a: 139 n. 82).

45- Ronzevalle 1903 (Rey-Coquais 1999: 617-619). Dans Aliquot 2009a: 227-228, j'ai suggéré que l'auteur de cette dédicace honorait la mémoire de son épouse défunte en même temps que les dieux locaux. Il me paraît aujourd'hui préférable de renoncer à cette interprétation.

46- Voir Perdrizet 1900: 436-438, à propos de l'inscription publiée par Germer-Durand 1899: 7, n° 2, et reprise par Weber 2002: 305, IS 52, et par Lichtenberger 2003: 187.

47- Letronne 1846a et 1846b. Sur l'aqueduc de Beyrouth, cf. Davie, Makaroun et Nordiguian 1997.

48- Waddington 1870: 559, n° 2442; *IGLS* 15, 336: "Seigneur roi, sois-nous favorable et donne-nous à tous une santé pure, de bonnes actions et une fin de vie honnête" (βασιλεῦ δεσπότα, ἵλαθι καὶ δίδου πᾶσιν ἡμεῖν ὑγίην καθαράν, πρήξ<ε>ις ἀγαθὰς καὶ βίου τέλος ἐσθλόν). Le souverain ici invoqué pourrait être le dieu d'Aumos, dont le culte est attesté à Ahiré et dont la titulature comprend le terme δεσπότης. Voir Sourdel 1952: 54 n. 4, 55 n. 4.

49- Mordtmann 1885: 167. Voir Agosti 2008: 198-202, sur les inscriptions versifiées de ce genre.

50- Je dois cette précision à ma collègue Eleonora Santin (CNRS, UMR 5189 Hisoma, Lyon), que je remercie pour toutes ses remarques sur la forme de l'épigramme.

51- Dimensions de l'autel: 96 x 69 x 69 cm. Hauteur du couronnement: 24 cm. Dé: 46 x 47 x 46 cm. Hauteur de la base: 28 cm. Hauteur des lettres: 2,5-3 cm (grec); 6-8,5 cm (latin).

52- Rey-Coquais 1999: 610, 623, 626, lignes 1-8 du texte grec, commentaire (*SEG* 49: 1990, 1; Aliquot 2009a: 139). Le texte latin est passé inaperçu jusqu'à présent.

53- Sur le terme εὐωχία, "joyeux banquet, fête", et sur sa connotation institutionnelle, voir Robert 1955: 199 n. 7 ("terme typique dans les banquets offerts par les pouvoirs publics ou les évergètes") et 298. Plus généralement, sur les "confréries joyeuses", leur implication dans la vie des cités et leur importance particulière au Proche-Orient, voir Bowersock 1999, qui se réfère notamment, p. 1252, à la construction d'une salle de banquet réservée au culte de Zeus et destinée à abriter les joyeuses agapes du dédicant et de sa famille (εἰς τὴν ἑαυτοῦ καὶ ἐγγόνων εὐωχίαν), à l'intérieur du sanctuaire des dieux palmyréniens de Doura-Europos (Cumont 1926: 355-356, n° 1). Pour une nouvelle attestation des festivités de ce type en Phénicie sous l'Empire romain, cf. Yon et Apicella 2005: 297, n° 9 (*SEG* 55: 1683), à Sidon en rapport avec le culte impérial.

54- Voir *supra*, note 35.

55- Pseudo-Dioscoride, 2, 179 Wellmann.

56- Pline l'Ancien, 16, 147.

57- *Hymnes orphiques* 46, 2, et 52, 2 Quandt; Cicéron, *Pour L. Flaccus* 60, où *Nysius* est l'un des noms de Mithridate, à côté de *Bacchus* et de *Liber*.

58- Pierre Chuvin est parvenu à la même conclusion de manière indépendante, d'après une lettre transmise à Pierre-Louis Gatier.

59- Voir à ce sujet Aliquot 2009a: 191-194.

Bibliographie

AE = L'Année épigraphique, publié dans la *Revue archéologique*, 1888-1961, puis sous la forme de volumes indépendants, Paris.

Agosti, G. 2008. "Literariness and Levels of Style in Epigraphical Poetry of Late Antiquity", *Ramus* 37: 191-213.

Aliquot, J. 2009a. *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*, Bibliothèque archéologique et historique 189, Presses de l'Ifpo, Beyrouth.

_____ **2009b.** "Les antiquités de Deir el-Qalaa (Liban) dans les archives du Père Sébastien Ronzevalle", *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 62: 75-128.

_____ **2010a.** "Le site de Deir el-Qalaa et les travaux du P. Sébastien Ronzevalle", *Portraits photographiques d'Orient réalisés par des Jésuites en mission*, éd. L. Nordiguian et M. Semaan Seigneurie, Presses de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth: 138-143.

_____ **2010b.** "Au pays des bétyles: l'excursion du philosophe Damascius à Émèse et à Héliopolis du Liban", *Cahiers du Centre Gustave-Glotz* 21: 305-328.

Bowersock, G. W. 1999. "Les *Euemerioi* et les confréries joyeuses", *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*: 1241-1256.

Briquel Chatonnet, Fr. 2005. "Les cités de la côte phénicienne et leurs sanctuaires de montagne", *Archiv für Religionsgeschichte* 7: 20-33.

Chéhab, M. 1958-1959. *Mosaïques du Liban* (*Bulletin du Musée de Beyrouth* 14-15), Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, Paris.

Chuvin, P. 1991. *Mythologie et géographie dionysiaques. Recherches sur l'œuvre de Nonnos de Panopolis*, Adosa, Clermont-Ferrand.

Chuvin, P. et Fayant, M.-Chr. 2006. *Nonnos de Panopolis, Les Dionysiaques. Chants XLI-XLIII*, Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris.

CIL = Corpus inscriptionum latinarum, Berlin, depuis 1863.

Clermont-Ganneau, Ch. 1884. *Mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881. Cinquième rapport*, Imprimerie nationale, Paris.

Clermont-Ganneau, Ch. 1888. *Recueil d'archéologie orientale*, 1, Ernest Leroux, Paris.

_____ **1903.** *Recueil d'archéologie orientale*, 5, Ernest Leroux, Paris.

Cumont, Fr. 1926. *Fouilles de Doura-Europos (1922-1923)*, Bibliothèque archéologique et historique 9, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

Davie, M. F., Makaroun, Y. et Nordiguian, L. 1997. "Les Qanater Zubaydé et l'alimentation en eau de Beyrouth et de ses environs à l'époque romaine", *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* 2: 262-289.

Deschamps, P. 1939. *Les châteaux des Croisés en Terre-Sainte*, 2, *La défense du Royaume de Jérusalem*, Bibliothèque archéologique et historique 34, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

Donceel, R. 1967. "Recherches et travaux archéologiques récents au Liban (1962-1965)", *L'Antiquité classique* 36: 221-245.

Donceel-Voûte, P. 1988. *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban*, Institut supérieur d'archéologie et d'histoire de l'art, Louvain-la-Neuve.

Dussaud, R. 1927. *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Bibliothèque archéologique et historique 4, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

_____ **1942-1943.** "Temples et cultes de la Triade héliopolitaine à Ba'albek", *Syria* 23: 33-77.

_____ **1955.** *La pénétration des Arabes en Syrie avant l'Islam*, Bibliothèque archéologique et historique 59, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

Germer-Durand, J. 1899. "Nouvelle exploration épigraphique de Gérasa", *Revue biblique*: 5-39.

Ghadban, Ch. 2012. "La maquette du temple A de Deir al-Qalaa", *Fascination du Liban. Soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie*, éd. M. Martiniani-Reber, A.-M. Maïla-Afeiche et M.-A. Haldimann, Skira, Milan: 129-131.

Hajjar, Y. 1985. *La triade d'Héliopolis-Baalbek*, 3, *Iconographie, théologie, culte et sanctuaires*, Université de Montréal, Montréal.

_____ **1990.** "Divinités oraculaires et rites divinatoires en Syrie et en Phénicie à l'époque gréco-

romaine", *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* 2, 18.4: 2236-2320.

IGLS = Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Paris, puis Beyrouth, depuis 1929.

Jalabert, L. 1906. "Inscriptions grecques et latines de Syrie", *Mélanges de la Faculté Orientale* 1: 132-188.

Jidejian, N. 2002. *Beyrouth à travers les âges*, Librairie Orientale, Beyrouth.

Krencker, D. et Zschietzschmann, W. 1938. *Römische Tempel in Syrien, nach Aufnahmen und Untersuchungen von Mitgliedern der deutschen Baalbekexpedition 1901-1904*, Walter de Gruyter, Berlin et Leipzig.

Letronne, A.-J. 1846a. "Lettre à M. Théodore Woolsey, sur une inscription grecque de Syrie et sur un ancien aqueduc près de Beyrout", *Revue archéologique* 1: 78-83.

_____ **1846b.** "Sur le grand aqueduc, près de Beyrout", *Revue archéologique* 2: 489-491.

Lichtenberger, A. 2003. *Kulte und Kultur der Dekapolis*, Harrassowitz, Wiesbaden.

Lipinski, E. 1995. *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Orientalia Lovaniensia Analecta 64, Studia Phoenicia 14, Peeters, Louvain.

Mariti, G. 1768. "Baruti", *Novelle letterarie pubblicate in Firenze* 29: 589-591, 606-608, 656, 704, 715-716.

_____ **1787.** *Viaggio da Gerusalemme per le coste della Soria*, Tommaso Masi, Livourne.

Merkelbach, R. et Stauber, J. 2002. *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, 4, K. G. Saur, Leipzig et Munich.

Mesnil du Buisson, R. (du) et Mouterde, R. 1914-1921. "Inscriptions grecques de Beyrouth", *Mélanges de la Faculté Orientale* 7: 382-394.

Milik, J. T. 1967. "Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse", *Biblica* 48: 546-622.

_____ **1972.** *Recherches d'épigraphie proche-orientale*, 1, *Dédicaces faites par des dieux (Palmyre, Hatra, Tyr) et des thiases sémitiques à l'époque romaine*, Bibliothèque archéologique et historique 92, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

Miranda, E. 1995. *Iscrizioni greche d'Italia. Napoli*, 2, Quasar, Rome.

Mordtmann, J.H. 1885. "Inschriften aus Syrien", *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung* 10: 165-171.

Nordiguian, L. 1993-1994. "Remarques sur l'agglomération antique de Deïr el-Qalaa", *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 53: 353-401.

_____ **2005.** *Temples de l'époque romaine au Liban*, Presses de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth.

Pasta, R. 2007. "Mariti, Giovanni", *Dizionario biografico degli Italiani* 70, Rome, consulté en ligne: http://www.treccani.it/biografie/.

Perdrizet, P. 1900. "Lettre au R. P. Séjourné sur des inscriptions de Syrie publiées dans la *Revue biblique*", *Revue biblique*: 429-443.

Quandt, W. 1955. *Orphei Hymni*, Weidmann, Berlin.

Rey, G. 1883. *Les colonies franques de Syrie*, A. Picard, Paris.

Rey-Coquais, J.-P. 1999. "Deir el Qalaa", *Topoi* 9: 607-628.

Robert, L. 1955. *Hellenica*, 10, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, Paris.

Ronzevalle, S. 1900. "Notice sur les ruines de Deir-el-Qala'a", *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*: 232-259.

_____ **1901.** "Notice sur un bas-relief représentant le simulacre du Jupiter Heliopolitanus", *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*: 437-482.

_____ **1903.** "Inscription bilingue de Deir el-Qala'a dans le Liban, près de Béryte", *Revue archéologique* 2: 29-49, 225-229.

_____ **1937.** "Notes et études d'archéologie orientale (troisième série, II). Jupiter Héliopolitain, nova et vetera", *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 21: 1-181.

_____ **1942-1943.** "La déesse poliade de Béryte", *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 25: 13-20.

Saidah, R. 1967. "Chronique", *Bulletin du Musée de Beyrouth* 20: 155-180.

Sartre, M. 2005. "Nouvelles inscriptions de Beyrouth", *La mobilité des paysages portuaires antiques du Liban* (*Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises*, Hors-série 2), éd. Chr. Morhange et M. Saghieh-Beydoun, DGA, Beyrouth: 207-214.

Saulcy, F. (de) 1853. *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques, exécuté de décembre 1850 à avril 1851*, Gide et J. Baudry, Paris.

Sawaya, Z. 2009. *Histoire de Bérytos et d'Héliopolis d'après leurs monnaies (I^er^ siècle av. J.-C.-III^e^ siècle apr. J.-C.)*, Bibliothèque archéologique et historique 185, Presses de l'Ifpo, Beyrouth.

SEG = Supplementum epigraphicum graecum, Leyde, Alphen aan den Rijn, Amsterdam, depuis 1923.

Seyrig, H. 1953. *Antiquités syriennes*, 4, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

Seyrig, H. et Starcky, J. 1949. "Genneas", *Syria* 26: 231-257.

Sourdel, D. 1952. *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, Bibliothèque archéologique et historique 53, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

Thoumin, R. 1936. *Géographie humaine de la Syrie centrale*, Arrault et Cie, Tours.

Vaumas, É. (de) 1954. *Le Liban. Étude de géographie physique*, Firmin-Didot, Paris.

Wardini, E. 2002. *Lebanese Place-Names (Mount Lebanon and North Lebanon)*, Orientalia Lovaniensia Analecta 120, Peeters, Louvain.

Weber, Th. M. 2002. *Gadara* – Umm Qês, 1, Harrassowitz, Mayence.

Wellmann, M. 1906-1914. *Pedanii Dioscuridis Anazarbei De materia medica libri quinque*, Weidmann, Berlin.

Wild, S. 1973. *Libanesische Ortsnamen*, Franz Steiner Verlag, Beyrouth et Wiesbaden.

Yon, J.-B. et Apicella, C. 2005. "Inscriptions de Sidon conservées à Byblos", *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* 9: 291-299.